Document generated on 06/01/2025 12:10 a.m.

24 images

Marginal, minimal, normal

André Roy

Number 59, Winter 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23330ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roy, A. (1992). Marginal, minimal, normal. *24 images*, (59), 34–35.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARGINAL, MINIMAL, NORMAL

par André Roy

Il existe environ une vingtaine de festivals de cinéma gais et lesbiennes dans le monde, dont une dizaine aux États-Unis. Celui de Montréal, qui porte un titre qui est aussi un jeu de mots, Image & Nation (lire «imagination»), en est à sa quatrième édition. Malgré le manque d'appui des bailleurs de fonds publics comme la Sogic, qui ne considère pas cet événement comme une manifestation culturelle (!), les organisateurs ont tout de même programmé près de 140 documents (une trentaine de plus que l'an dernier), dont une très grande partie provient des États-Unis, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas. Dans ces deux derniers pays, ainsi qu'en Allemagne, les chaînes de télévision comme BBC et ZDF produisent même de ces films dits homosexuels. On pourra rêver longtemps avant de voir Radio-Québec s'aventurer dans une telle production.

Tout n'était pas excellent dans ce festival — comme dans les autres, faut-il ajouter. J'ai même envie de dire : plus la quantité s'élève, plus la qualité baisse (voir le FFM). Mais j'imagine que le but des programmateurs est surtout de rendre accessibles les œuvres gaies et lesbiennes puisqu'elles ne bénéficient pas d'une distribution régulière. Leur production est marginale et souffre de budgets limités; la pauvreté des moyens se voit littéralement à l'écran, comme dans ***No Skin off my Ass***, du Canadien anglais Bruce LaBruce (un pseudonyme?) qui avait tout du film amateur; on pouvait dire la même chose des vidéos, dont celle de l'Américaine Cecilia Dougherty, ***Coal Miner's Grand-daughter***, où l'improvisation avait le haut du pavé. L'absence de mise en scène était rédhibitoire chez la plupart des auteurs (mais ne l'est-elle pas dans le cinéma en général?) et, le plus souvent, était inversement proportionnelle à la présence du sexe, de ce *ça* qui encombrait tellement les écrans chez les auteurs masculins qu'elle donnait l'impression d'une normalisation ou d'une culturalisation du porno.

North of Vortex de Constantine Giannaris.

The Garden de Derek Jarman. «Une niaiserie kitsch».

Donc, la pauvreté des moyens rapprochait souvent les œuvres du cinéma expérimental. On le constatait dans les quatre films du Néerlandais Eric de Kuyper, un habitué des festivals gais et autres (le Festival international du nouveau cinéma a déjà présenté ses longs métrages dont le meilleur est sans contredit ***Naughty Boys***). On le constatait également chez un autre habitué, Derek Jarman, chez qui la référence à la culture et, tout particulièrement, à la peinture gréco-romaine est primordiale. La sensibilité «camp» de ses films m'a toujours profondément irrité, et son récent ***The Garden*** est une niaiserie kitsch comme les autres qui raconte la persécution de l'homosexualité à travers les âges en prenant comme métaphore le récit de la Passion du Christ (ainsi le jugement de Ponce Pilate se déroule-t-il dans un sauna); le Christ quant à lui, prend la figure interchangeable de deux jeunes amants, beaux garçons tout droit sortis d'une revue de mode et utilisés comme potiches.

Heureusement que tout n'était pas aussi faible et certains films, courts et longs métrages, expérimentaux ou pas, se distinguaient par leur forme achevée, penchant souvent vers une esthétique qui avait plus de ramifications avec le minimalisme (disons de type akermanien) qu'avec le baroque à la Jarman. ***Caught Looking*** et, avant tout, ***North of Vortex***, du Britannique Constantine Giannaris, très différents dans leur construction respective, étaient de ceux-là. Le premier (un voyeur choisit sur quatre écrans une situation historique donnée de la recherche du plaisir sexuel) emprunte à l'art vidéo sa fragmentation, ses jeux de couleurs et sa vitesse d'incrustation visuelle; le deuxième (un road movie montrant la rencontre hasardeuse de deux garçons et d'une fille) est un moyen métrage en noir et blanc complexe, aux plans magnifiques et très étudiés.

L'Américain P.J. Castellaneta réussit un tour de force, avec ***Together Alone***, de filmer dans une seule pièce durant 85 minutes une longue discussion entre deux gars qui se sont ren-

contrés et qui, au réveil, discutent de tout: la vie, la mort, l'enfance, les rêves, le désir de paternité, le Sida (sujet qui revenait dans la plupart des œuvres projetées), etc. Opposés tant dans leur caractère que dans leur sensibilité, Bryan et Brian nous entraînent dans leur flot verbal sans jamais ennuyer. Le cinéaste a opté pour une mise en scène épurée et un choix de plans stricts qui captaient l'attention et la tension.

L'un des films les plus intéressants était peut-être (car je n'ai pas tout vu) ***Strip Jack Naked***, du Britannique Ron Beck. On se souvient de ce cinéaste qui a coréalisé en 1975 avec Paul Hallam ***Nighthawks***, adaptation d'un roman du même nom décrivant la vie d'un professeur londonien gai. À partir des chutes de ce long métrage, de photos, de magazines et de films en Super-8, Ron Beck construit une autobiographie qui entremêle son histoire personnelle, celle du tournage et de l'après-tournage de ***Nighthawks*** (des collaborateurs sont morts du sida) et celle de la montée des revendications du milieu, etc. Presque trente ans d'histoire de la vie d'un homosexuel anglais défilent, accompagnés d'un commentaire émouvant, décrits sans complaisance ni apitoiement, dans un montage qui procède par analogies et affinités et qui fait de cette autobiographie une mémoire rêvée.

Dernière remarque: Image & Nation répond certainement à un besoin de la communauté car il a connu un important succès: les salles étaient la plupart du temps pleines, souvent à guichets fermés. De quoi rendre jaloux les directeurs de certains autres festivals... ■

CAUGHT LOOKING : UN FILM QUE VOUS NE VERREZ PEUT-ÊTRE JAMAIS

par Jean-Claude Marineau

On sait depuis longtemps que le cinéma aura toujours à voir avec le voyeurisme. Certains cinéastes, Fritz Lang et Atom Egoyan par exemple, pour ne citer que les cas les plus éloignés en la matière, ont fait du regard médiatisé par la caméra la matière même de leur cinéma. Avec pour résultat des œuvres complexes qui ont su questionner, chacune en leur temps, les rapports de pouvoir mis en scène par le regard. Lang, faut-il le rappeler, à une époque où le cinéma occupait encore tout le champ des images en mouvement, puis Egoyan dans le registre nettement moins pur des mutations exercées sur les rapports interpersonnels par l'entrée en scène de la vidéo.

Au moins deux films récents tendent à indiquer que c'est peut-être à présent du côté des réalités virtuelles engendrées par le mariage entre ordinateur et vidéo que le cinéma risque de se poser à nouveau les questions liées à sa nature de machine à regarder. Wim Wenders s'est récemment aventuré dans cette direction avec ***Jusqu'au bout du monde***. Même discutable et inutilement moralisateur (ne cherchons pas à repousser trop loin les limites du visible, nous dit en gros le cinéaste), le résultat présente tout de même l'intérêt majeur de donner le ton de certaines préoccupations qui ne pourront que se préciser dans un avenir rapproché.

Ces préoccupations-là me semblent être prises en charge de manière beaucoup plus drôle et pertinente que chez Wenders par un jeune cinéaste britannique, Constantine Giannaris, qui présentait en novembre dernier trois films au festival Image et nation gaie et lesbienne de Montréal. C'est au plus récent de ceux-ci, ***Caught Looking***, qu'il vaut la peine de s'attarder pour mesurer le chemin parcouru depuis les premières incursions du cinéma en matière de voyeurisme. En trente-cinq petites minutes bien tassées, le film se présente à nous sous la forme d'un jeu vidéo interactif qui puise pratiquement à toutes les sources connues d'images en mouvement pour amener le joueur-voyeur-spectateur à la réalisation de ses fantasmes. Mais faudra voir.

Dès le départ, ***Caught Looking*** se présente comme une «télé-érotica» homosexuelle qui exige de son spectateur qu'il fasse des choix pour que le jeu se poursuive, comme tout jeu vidéo le moindrement sophistiqué. Là où ça se complique magnifiquement, c'est que dès que le joueur choisit une situation et une époque précises pour la réalisation de son fantasme, il se trouve lui-même projeté comme acteur dans le rôle d'un voyeur actif intégré à la situation choisie. Un peu à la manière du stratagème imaginé par Woody Allen dans ***The Purple Rose of Cairo***, la barrière traditionnelle entre la «fiction» de l'écran et la «réalité» du spectateur bascule ainsi au profit d'une interaction de laquelle il n'est pas certain que le joueur sortira indemne. Car à force de faire la fine bouche dans sa quête du partenaire idéal, il finira par se faire engueuler par l'un, ridiculiser par l'autre, pour finalement se faire dire par la machine qu'il a épuisé toutes ses options et que la partie est finie. Qu'il aura toujours l'occasion de se reprendre en essayant «Caught Playing», ce qui est une façon comme une autre de nous faire comprendre que la solitude essentielle du voyeur ne saurait être comblée même par le dispositif optique le plus intelligent qui soit.

Des films comme ça, on en prendrait bien sûr plus souvent, parce qu'ils sont de ceux qui nous poussent à réfléchir sur la fragilité de l'individu aujourd'hui pris dans des réseaux de plus en plus complexes d'images. Et ça, que ce soit par le cinéma ou autrement, on risque désormais de toujours devoir faire avec. Aussi bien y réfléchir un peu tout de suite. ■